

# PIERRE ANTONIUCCI

## Entracte



Pierre Antonucci, La main bleue, 2013, technique mixte, 201 x 200 cm (détail) © T. Gorry © ADAGP Paris 2014

**12 JUILLET | 5 OCTOBRE 2014**

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN  
SAINT-PIERRE-DE-VARENGEVILLE

**DOSSIER DE PRESSE**

# SOMMAIRE

EXPOSITIONS PERSONNELLES à partir de 2000 .....	4
EXTRAITS DU CATALOGUE.....	5
VISUELS DISPONIBLES.....	9
AUTOUR DE L'EXPOSITION.....	10
CATALOGUE.....	12
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE LA MATMUT.....	13
INFORMATIONS PRATIQUES.....	14

Pierre Antonucci (né en 1943, vit et travaille à Malakoff) avec *Entracte* nous entraîne dans une exposition où plusieurs thèmes s'entremêlent. C'est au croisement des formes, des techniques et des figures que commence cette déambulation dans l'immobilité et le silence des représentations. « Voir » demande cet arrêt, ce silence. La vision s'épanouit dans cet apaisement. Ce qu'il dit et rassemble d'une autre manière : « chaque tableau est comme une parole coupée ». A chacun alors d'interpréter l'énigme des images dans ce silence gagné sur l'échange sans fin et la conversation infinie.

L'exposition se compose de peintures, de sculptures, de dessins de photos, photocopies et d'un film en cours de tournage qui esquisse une présentation parallèle de l'exposition.

Elle comporte plusieurs chapitres :

- Les grands portraits, les géants (ceux qui regardent l'horizon par dessus nos têtes), dont quatre montés deux par deux sur des chariots mobiles vont s'animer en tournoyant très lentement sur eux-mêmes, jouant malicieusement contre l'essence même du pictural : l'immobilité,
- Les silhouettes noires (des figures à contre-jour qui disparaissent la nuit venue), des tableaux de 92 x 65 cm chacun monté en caissons deux par deux pour faire un jeu de cubes, images évoquant le récit du *Woyzeck* de Büchner et le coup de pied de la folie dans l'ordre des cubes,
- La figure double, jeune fille à son miroir,
- Les animaux sages, sorte de jouets cubistes qui se placent devant des toiles abstraites,
- La barque des temps morts,
- Les tapis de mille fleurs du haut Moyen-âge où gisent des goyas sans yeux, des fruits en carton et un ciel suprême où gravite un vide unique, abri de toutes ces figures...

Dans ces espaces imaginaires rien n'est sûr et toutes ces figures peuvent nous entraîner, par le jeu de métaphores, à questionner nos conditions ou entrer, impromptu, dans l'angle d'un poème.



© T.Gogny © ADAGP, Paris 2014

## EXPOSITIONS PERSONNELLES à partir de 2000

- 2014 - Centre d'Art Contemporain - Saint-Pierre-de-Varengeville
- 2014 - Galerie Akié Arrichi - Paris
- 2013 - Gallery Modernism - San Francisco USA
- 2013 - Galerie Carla Milivinci - Blois
- 2013 - Église Saint-Etienne - Beaugency
- 2012 - Centre d'art contemporain - Royan
- 2011 - Pont Scorff été 11 - Autour de Pierre Antonucci - catalogue - Galerie de l'école des Beaux-Arts de Boulogne-sur-Mer
- 2010 - Galerie Kandler - Toulouse - *Les Pompéiennes* - Galerie Oniris - *Bois et Pompéienne*
- 2009 - Chapelle des Ursulines anceni : Domaine d'extension
- 2009 - Centre d'art de Montrellais
- 2008 - Galerie Raza - nov Calcutta
- 2008 - Galeris Oniris - Rennes
- 2007 - Exposition Memausus/Jean Nouvel - Nîmes
- 2007 - Galerie Akié Arrichi - Paris
- 2007 - Galuval - Avignon - peintures - catalogue
- 2006 - Centre d'art de l'échelle - Charleville Mézières
- 2006 - Galerie Oniris - Rennes : lignes et interlignes
- 2005 - Art Paris, Galerie Oniris - Exposition Carrousel du Louvre
- 2004 - Galerie Oniris - Rennes exposition croisée et miroirs
- 2004 - Chapelle - Vendôme : présentation du troisième état de Woyzeck
- 2003 - Galerie Larock Granoff
- 2003 - Théâtre du Préau scène nationale vire présentation du deuxième Woyzeck
- 2003 - Crédac - concours pour l'art monumental - Ivry
- 2002 - Galerie Oniris - Rennes
- 2001 - Maison des Arts - Malakoff
- 2001 - Galerie Akié Arrichi - Paris - Livre : 10 dessins pour 10 poèmes d'O. Mandelstam
- 2000 - Musée de Vendôme
- 2000 - Centre d'art contemporain, Carré saint Vincent - Orléans
- 2000 - Cesson sévigné, Galerie Jean Boucher - Rennes
- 2000 - Galerie Oniris - Rennes

## EXTRAITS DU CATALOGUE

Je peins des figures instables. Elles ont chacune des formats et des techniques différentes. Elles parcourent des espaces dans toutes les longueurs d'ondes. Malgré ces différences, elles sont tenues à des vols parallèles par les liens de contiguïté que tisse chaque exposition. Ces figures sont ordonnées pour s'entrevoir et s'entendre. Elles se proposent ici, de construire un récit improbable, se glisser dans un angle du poème, d'anticiper un commentaire. Rien n'est jamais écrit à l'avance, ça vous le savez déjà. Le langage est ce qui veille sur le tableau. Ce qui le précède. Ce qui lui succède. Il est aussi celui qui peut le détruire, ce qui le détruira. J'aime l'écart entre ce qui est vu et ce qui est dit et pensé. J'aime ces bouches qui articulent des lettres carrées dures, qui lancent des torrents de mots, projette des sens, des espoirs assassins, des illusions retrouvées. À côté de chaque phrase vole une parallèle de peinture qui invente le monde selon beau et le fait tenir dans une lucarne au fond d'un œil. J'aime les tableaux, les figures, les images qui s'arrachent d'elles-mêmes, qui s'abstraient de la manière pour entrer dans la matière. J'aime les images qui surgissent des cendres, des craies blanches, et naissent dans des pigments perroquets. J'aime les tableaux qui vont se sécher au soleil comme des Vénus, ou dans l'obscurité des cavernes Lascaux ou Platon ou derrière les tamis des musées contemporains où il fait toujours beau. Où il fait toujours beau. J'aime ces figures dessinées dans les silences que laisse l'enjambée des mots. Où rien n'est jamais dessiné à l'avance, vous avez beau dire. Vous avez beau dire. Le tableau est une parole coupée.

Pierre ANTONIUCCI, 2014



*Nord*, 2010, techniques mixtes, 160 x 114 cm

*Observatoire*, 2012, colle, carton, gouache, 40 x 28 x 18 cm

*Observatoire*, 2012, colle, carton, gouache, 40 x 15 x 17 cm

© T. Gogny © ADAGP, Paris 2014

## *Dansez maintenant*

Un tableau a marqué ma première rencontre de Pierre Antonucci, il y a fort longtemps. Dans mon souvenir c'était une grande toile. Un personnage traversait la diagonale du tableau, d'un seul élan impérieux, de sorte que, dans l'angle à droite, sa tête ne tenait pas dans les limites du cadre. Je ne sais pourquoi la puissance de cette figure m'a touché ainsi, mais tous les tableaux qu'il m'a été donné de voir par la suite n'ont fait que confirmer ce premier choc. Il m'a été longtemps difficile de qualifier la nature de ce qui m'avait alors affecté, mais aujourd'hui je peux tenter d'en dire quelque chose à partir d'un autre bord, celui de ma pratique de psychanalyste. Il n'est pas certain que mon propos soit aisément partageable, mais je m'y risque néanmoins.

Si l'on veut bien convenir que l'homme est un être de langage, l'épreuve qui se répète pour chaque nouveau venu au monde impose de s'approprier cette chose qui est tout d'abord au-dehors de lui, pour en faire son essence même. Parler, c'est d'abord incorporer ce qui est au-dehors pour dire le plus intime. L'infans, celui qui ne parle pas encore, doit faire ce pas inouï pour entrer à son tour dans le langage, et littéralement prendre la parole. Il lui faut en quelque sorte avaler le corps étranger de la langue dans laquelle il baigne, et le reprendre à son compte, l'endosser dans sa parole. C'est un acte auquel il ne peut échapper en quelque façon, sauf à en payer le prix exorbitant : rester hors du monde, dans un esseulement radical.

Freud à cet endroit parle de *Bejahung*, c'est-à-dire d'une affirmation originaire que la langue allemande donne précisément à entendre dans le *ja* logé au cœur même de ce mot : il s'agit en effet de dire oui, dire oui à la vie. On pourrait penser que chacun d'entre nous, du fait même qu'il parle, a franchi ce pas, nécessairement. Pourtant, il en est qui n'y accèdent pas, et restent au seuil de la parole alors même qu'ils possèdent le langage. D'autres semblent avoir tenté, et puis échoué, et ne cessent de faire retour à ce moment, contraints à un labeur sans fin, comme si leur vie devait être employée à tenter l'infini ravaudage d'une trame d'existence trouée aux origines. Le psychanalyste est parfois le témoin silencieux de cet immense labeur que des sujets sont contraints d'opérer pour simplement se tenir debout dans le monde.

Il arrive qu'un tel travail fasse œuvre et que certains créateurs – artistes, savants – fassent à la communauté humaine le cadeau de ces productions de l'esprit, qui passent dans la culture tandis qu'elles les aident à vivre. Joyce fut de ceux-là. Mais il se trouve que d'autres, simplement, sautant par-dessus le précipice, franchissent le pas et disent oui à la vie. Ils ne cessent dès lors de répéter ce geste, et semblent comme emportés dans le sillage d'une affirmation inaugurale. Comme si, de tout temps, ils étaient ce premier pas. Je crois que c'est cela que j'avais perçu dans ce premier tableau, la figure souveraine d'un assentiment à la peinture, qui se cogne aux murs du cadre de la toile.

Quand je m'efforce de dire au plus près la position de Pierre Antonucci, ce sont les mots de Spinoza qui sonnent le plus juste : la joie, tendue sans cesse vers un accroissement de la puissance d'agir. La marche en avant de l'homme en diagonale, c'est la vie même, en tant qu'elle se heurte aux contraintes du réel.

Le reste s'ensuit. Dire oui, dans le langage des pulsions, c'est d'abord croquer la vie. Antoniucci est un ogre, qui avale le monde et ne cesse de faire retomber en pluie dans sa peinture les bouts de réel qui résistent et aussitôt le poussent à nouveau au travail. C'est un ogre placide cependant, sans cesse émerveillé, et sa foi dans la peinture – qui je crois ne s'est jamais démentie – lui donne cette incroyable capacité à se laisser guider par ce qui vient, dans un dessaisissement de toute maîtrise. Il est poussé à peindre par quelque chose qui est en arrière de lui, et non pas en avant, quelque chose qui fait retour ; il en accepte l'augure.

Il n'y a de peinture, tout comme il n'y a de pensée, qu'à s'affronter au réel, cet os qui reste en travers de la gorge. Quelque chose ne trouve pas exactement sa place dans le tableau, il y a un reste à peindre, comme on dit : ça laisse à désirer. Le tableau est un agencement improbable où soudain un élément fait tache, qui réordonne les lignes de tension, rebat les cartes, disperse les figures. « Ça n'est pas ça », et il faut reprendre encore. Jusqu'au moment où le tableau est fini, une porte se referme... qui permettra d'y revenir (P.A. dixit). À chaque fois, le peintre retrouve ce quelque chose qui lui est familier mais qui résiste depuis la nuit des temps et qui le pousse à reprendre encore une fois la même question, comme s'il luttait contre lui-même. Car penser contre soi-même, c'est le lot de toute pensée, si l'on en croit Hannah Arendt pour qui le dialogue socratique est le modèle de toute pensée solitaire.

Penser, c'est se dédoubler et s'affronter à l'énigme de l'objet qui divise l'être, ce que Lacan, relisant Freud, nomme la Chose. La Chose, tout comme le soleil, ne peut se regarder en face. Il faut donc diffracter son abord, l'approcher de biais, construire d'autres perspectives, situer de nouveaux points de vue, bâtir des praticables. C'est pourquoi on peut dire que non seulement Antoniucci s'affronte à lui-même, mais qu'il est pris dans les dédoublements multiples engendrés par ses propres dispositifs de peinture, qui ont nom géants, ateliers circulaires, plongeurs... Non seulement un est divisé en deux, mais une multitude de dédoublements, d'affrontements, ou de cheminements parallèles déploient la polyphonie du tableau. Babel n'est pas seulement le nom du malentendu entre les peuples, séparés par la multiplicité des langues, c'est aussi bien celui de l'impossible assumption du sujet, divisé par sa propre parole. Mais contrairement à l'usage, il faut renverser le sens commun et dire que Babel, c'est le récit joyeux de la multiplicité, et non la plainte nostalgique de l'unité perdue. Il suffit pour s'en convaincre de penser à ce que serait un monde sans équivoque !

Les tableaux de Pierre Antoniucci donnent à voir cette pluralité du monde, ils disent l'impossible transparence de l'objet à lui-même, et la dette au travail du passé. Je suis trop ignorant de l'histoire de la peinture pour distinguer tous les petits cailloux qui témoignent de ce dialogue avec les maîtres du passé – un cheval, un oiseau, une barque... – mais je devine ou plutôt je ressens, à travers la valse des compositions, les recouvrements, les coupures, la rumeur de ce cortège. Regarder un tableau de ses tableaux, c'est déposer les armes, peut-être aussi du fait de ce rapport pacifié à l'histoire de la peinture.

Sans doute cela tient-il aussi à autre chose, une sorte de connivence profonde, une manière de se sentir chez soi. Européen, Antoniucci l'est incontestablement, comme l'a justement écrit Bernard Lamarche-Vadel. Mais méditerranéen il l'est peut-être plus encore, non pas certes seulement par les couleurs éclatantes et la lumière d'Italie ou de Grèce, mais avant tout par la culture, c'est-à-dire par la politique. J'entends par politique ce qui se déduit de la pluralité humaine, du fait que nul ne peut prévoir par avance les effets d'un

acte, d'une parole, d'une œuvre. Imprédictible est l'acte humain, non seulement pour celui qui l'endosse, mais aussi bien pour ceux qui en sont les témoins transis. La moindre parole d'amour peut engendrer un séisme, toute littérature le soutient. Les Grecs, dit-on, ont inventé une manière inédite d'en faire cas, en évitant la solution guerrière. La parole ou la mort : la démocratie grecque, c'est le choix de la parole. Sans hiérarchie, sans mot de la fin, sans espoir d'harmonie. Le tour de parole, la discussion sans fin, voilà notre horizon utopique, non pas pacifié mais conflictuel.

Parce qu'il n'est pas une seule langue, parce qu'il n'est pas une seule façon de parler à autrui, parce qu'il n'est pas une seule place où se tenir pour en répondre, parce qu'il n'y aura jamais de mot de la fin, parce que cette culture est celle de la question et non pas de la réponse, le peintre fait œuvre de civilisation. Il soutient le pari du politique. Avec ses figures, ses compositions, ses effacements, ses recouvrements, ses ruptures formelles, Antonucci participe de la grande fabrication souterraine des métaphores qui nous aident à vivre dans un présent bouleversé. Il nous invite à poursuivre la conversation infinie, depuis la porte européenne.

Et comme il n'est de paix que la guerre ne menace, comme il n'est de raison qui ne soit hantée par la présence proche et familière de la folie, la noirceur soudaine de visages ravagés ferme le bal de la pluralité du monde. Alors vient le rêve d'une chorégraphie, d'un mouvement pathétique des grandes figures silencieuses et immobiles qui s'animent soudain et creusent l'espace, tournent et dansent autour des objets, mues par les fils invisibles que tissent les danseurs, l'espace d'un instant.

Franck CHAUMON, 2014



*Les astronomes*, 2013, colle, carton, résine, gouache, cendres, 135 x 70 x 35 cm

© T. Gogny © ADAGP, Paris 2014

## VISUELS DISPONIBLES



*La main bleue*, 2003, techniques mixtes, 250 x 200 cm  
© T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*Portrait de René Thom*, 2002, techniques mixtes, 230 x 200 cm  
© T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*SRM*, 1995, techniques mixtes, 250 x 200 cm  
© T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*SRM*, 1995, techniques mixtes, 250 x 200 cm  
© T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*Plongeur de l'au-delà*, 2013, techniques mixtes, 130 x 300 cm © T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*Suite Woyzeck*, 2001, marouflage sur toile, tempera, 20 toiles, 10 caissons, 92 x 65 x 15 cm © T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*La vache*, 2013, colle, carton, résine, gouache, 46 x 26 x 17 cm © T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*Le chat Lola*, 2013, colle, carton, résine, gouache, 58 x 38 x 23 cm © T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*La table de l'architecte*, 2008, tempera sur papier gouaché et marouflé, 132 x 160 cm  
*Spectre*, 2014, bronze, patine gouachée, 32 x 15 x 10 cm © T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*La grande barque bleue*, 1992, techniques mixtes, 130 x 230 cm © T. Gogny © ADAGP, Paris 2014



*Goyas*, 2013, gouache sur papier marouflé sur carton, résine, 60 x 120 cm © T. Gogny © ADAGP, Paris 2014

Tous les visuels qui figurent dans ce dossier de presse sont également à votre disposition.

## AUTOUR DE L'EXPOSITION

### Visites commentées

Dimanches 27 juillet, 10 et 31 août, 21 septembre et 5 octobre 2014  
15h, entrée libre

### Ateliers pour enfants

Mercredis 23 juillet, 6 et 27 août, 17 septembre et 1er octobre 2014  
Samedis 26 juillet, 9 et 30 août, 20 septembre et 4 octobre 2014  
14h, gratuit, inscriptions au 02 35 05 61 71

### Groupes

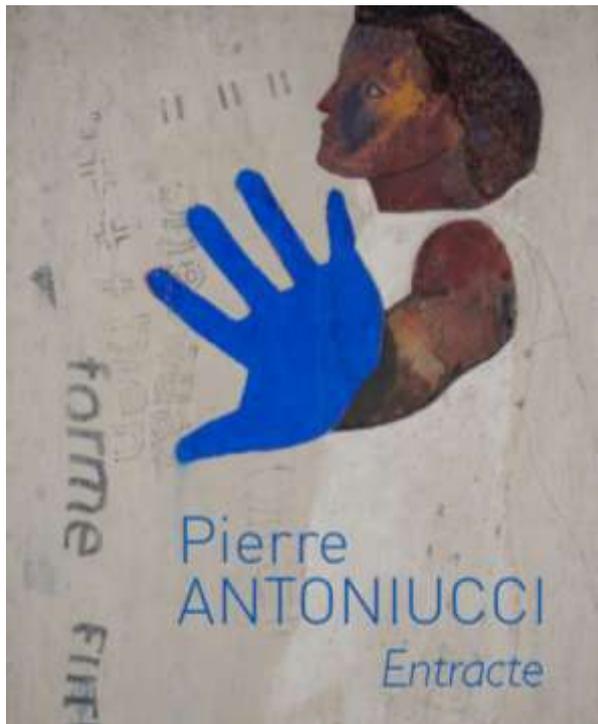
La réservation est obligatoire pour les visites en groupe, avec ou sans conférencier.

Les groupes sont admis uniquement sur réservation au 02 35 05 61 71, du mercredi au dimanche de 13h à 19h.



*Le chef de la meute*, 2013, colle, carton, résine, gouache, 80 x 48 x 30 cm  
© T. Gogny © ADAGP, Paris 2014

# CATALOGUE



Éditions Didier Carpentier

120 pages

20 €

## Textes

*Dancez maintenant*, Franck Chaumon

*Le ciel et la barque*, Pierre Antonucci

*Réponse de la rivière au paysage*, Pierre Antonucci

Biobibliographie

Au Centre d'Art Contemporain de la Matmut, le catalogue est en vente au bénéfice de la Fondation Paul Bennetot.

# CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE LA MATMUT



Entreprise mutualiste fondée à Rouen en 1961, la Matmut mène des actions concrètes au bénéfice du plus grand nombre dans le domaine médico-social, économique, sportif et culturel. La Matmut développe depuis plusieurs années une politique dynamique d'actions culturelles, au niveau national et plus particulièrement sur le territoire haut-normand.

Libre d'accès et ouvert à tous, petits et grands, amateurs ou connaisseurs... Le Centre d'Art Contemporain est un lieu dédié aux expositions temporaires d'artistes émergents et confirmés.

Le Centre d'Art Contemporain de la Matmut ouvre au public en décembre 2012 après plusieurs mois de travaux.

Cet édifice du XVII<sup>e</sup> siècle est bâti sur l'ancien fief de Varengueville appartenant à l'abbaye de Jumièges et devient en 1887 la propriété Gaston Le Breton (1945-1920), directeur des musées départementaux (musée des Antiquités, musée de la Céramique et musée des Beaux-Arts de Rouen). De 1891 à 1898, le château subit plusieurs périodes de transformation et dès 1900, peintres, sculpteurs, musiciens, compositeurs s'y retrouvent. Aujourd'hui, la chapelle, le petit pavillon de style Louis XIII et le fronton (où nous pouvons lire "Omnia pro arte", "Tout pour l'art") demeurent les témoignages de cette époque.

Au rythme des saisons, dans le parc de 6 hectares, se dessine une rencontre entre art et paysage (arboretum, jardin japonais, roseraie). La galerie de 400m<sup>2</sup> est dédiée aux expositions temporaires, aux ateliers pour enfants, aux visites libres et guidées.

# INFORMATIONS PRATIQUES

## **CENTRE D'ART CONTEMPORAIN**

425 rue du Château

76480 Saint-Pierre-de-Varengueville

Tél. : +33 (0)2 35 05 61 73

Email : [contact@matmutpourlesarts.fr](mailto:contact@matmutpourlesarts.fr)

Web : [matmutpourlesarts.fr](http://matmutpourlesarts.fr)

L'exposition est ouverte du 12 juillet au 5 octobre 2014, du mercredi au dimanche, de 13h à 19h

Fermé les jours fériés

Entrée libre

## **Contacts presse**

Guillaume Buiron

Attaché de presse – Groupe Matmut

Email : [buiron.guillaume@matmut.fr](mailto:buiron.guillaume@matmut.fr)

Tél. : +33 (0)2 35 63 70 63

Marine Lutz

Chargée de mission – Centre d'Art Contemporain de la Matmut

Email : [lutz.marine@matmut.fr](mailto:lutz.marine@matmut.fr)

Tél. : +33 (0)2 35 05 61 84